

***L'Escole des Filles: premier roman
libertin du XVIIe siècle?***

par

Jean-Pierre Dens

Il peut sembler étonnant que *L'Escole des Filles*, le premier roman sur le libertinage des moeurs paru en France, ait si peu fait parler de lui. Ce roman est pourtant exceptionnel car, comme l'a fort bien noté Frédéric Lachèvre, l'un des meilleurs historiens du libertinage, il devance son époque de plus d'un siècle (92). A le lire, en effet, on découvre de nombreux traits qui l'apparentent plus au libertinage du 18e siècle qu'à celui du 17e. Mon propos sera non seulement d'aider à la découverte de cet ouvrage trop longtemps passé sous silence, mais démontrer en quoi il constitue un jalon important, sinon l'un des premiers, dans l'histoire du libertinage des moeurs en France.

Publié en 1655, *L'Escole des Filles*,¹ a été attribué à deux auteurs: Jean L'Ange et Michel Millot. Ce n'est pas mon intention de discuter ici l'aspect circonstanciel de cette question d'attribution qui vraisemblablement ne sera jamais résolue. Selon Lachèvre, l'Ange serait l'auteur de l'ouvrage bien qu'il n'apporte aucune preuve (93). De même, je ne reviendrai pas sur les événements du procès qu'entraîna la saisie de l'ouvrage par les tribunaux. Une atmosphère de confusion et un souci évident d'étouffer une vilaine affaire semblent dominer un procès où se trouvèrent impliqués Mme Scarron et Fanchon d'Aubignac, la future Madame de Maintenon. Pour tous ces détails historique, je renvoie à l'étude de Frédéric Lachèvre qui a consulté les pièces aux Archives Nationales (82-126) et à l'ouvrage de Roget G. Bougard (160-173).

L'Escole des Filles, qui a pour sous-titre *La Philosophie des Dames*, comporte près de 300 pages et est divisé en deux parties ou Dialogues. L'argument de l'ouvrage est présenté dès l'entrée en matière. L'action se

déroule sous le règne de Louis XIII et met en scène trois personnages: Robinet, le fils d'un riche marchand de Paris; Fanchon, une jeune fille belle, naïve et vivant sous la coupe de sa mère; enfin Suzanne, la cousine de Fanchon, une femme «savante» et libre dans les choses de l'amour. Robinet tombe amoureux de Fanchon mais, découragé par ses résistances, décide de faire appel à son amie Suzanne pour qu'elle tâche de délurer sa cousine. A force de discours mielleux et de maints encouragements, Suzanne parvient à convaincre Fanchon de se donner à Robinet. C'est la matière du premier dialogue. Le second est consacré tout entier au récit des expériences de Fanchon et de Suzanne qui échangent leurs impressions sur l'amour érotique.

A l'examen, on constate que l'ouvrage est plutôt bien composé et se lit allègrement. Il s'ouvre sur une «Epître invitational aux filles» sur laquelle je reviendrai, pour passer à un «Argument des deux dialogues» qui résume les circonstances de l'action; il y a même une «Table mystique allégorique selon le sens moral et littéral de L'Escole des Filles» qui condense sous forme de propositions les différents sujets traités dans le roman.

«L'Epître invitational aux filles» mérite que l'on s'y arrête. La déclaration liminaire située à la fois le propos de l'ouvrage et exprime la philosophie qui le domine:

Belles et curieuses damoiselles, voici l'Ecole de votre sagesse et le recueil des principales choses que vous devez savoir pour contenter vos maris quand vous en aurez; c'est le seul infailible pour vous faire aimer des hommes quand vous ne seriez pas belles, et le moyen aisé de couler en douceurs et en plaisirs tout le temps de votre jeunesse.

Ce qui frappe au premier abord est le fait que l'auteur a présenté son projet comme une «ecole» destinée à dispenser une certaine «sagesse» par un savoir approprié. Cette impression est renforcée par le sous-titre de l'ouvrage--*La Philosophie des dames*. Nous trouvons ici un projet de *paideia* qui cherche à s'imposer comme valeur

capable d'assurer un bonheur foncièrement hédoniste. Cette sagesse se présente comme une méthode «infaillible», un élixir à toute épreuve pour celles qui, mariées ou non, belles ou laides, cherchent un mari ou un amant. La connaissance érotique devient un substitut pour la beauté et relègue au second plan--sinon élimine--le besoin de moralité. Au discours éthique se substitue un discours sensuel où le corps s'impose comme fondement premier. Axé sur la jeunesse et la mesure de l'instant, la *paideia* que propose cet ouvrage est épidermique et sans lendemain.

Plus loin dans le texte, dérogeant à la morale chrétienne qui préconise la chasteté avant le mariage, l'auteur conseille à celles qui «auront plus de hâte et qui prendront des amis par avance» de suivre ces préceptes «avec tant d'adresse et de retenue devant le monde qu'elles ne témoigneront rien qui puisse choquer tant soit peu la bienséance et l'honnêteté». Quatre mots-clé dominent ce texte: adresse, retenue, bienséance et honnêteté. Non seulement ils sont essentiels pour notre propos, mais ils figurent au centre du débat sur la femme au 17^e siècle.

Sans vouloir entrer dans les détails d'une question déjà traitée ailleurs (Dens, q.v.), cette terminologie met en cause la définition de l'honnête femme, c'est-à-dire la femme vertueuse, qui se distingue de l'honnête homme dans ses rapports dans la société mondaine. On le sait déjà--l'honnête homme a dans ses actions plus de latitude que la femme, dont la réputation est bien plus fragile.

Pour celle-ci, il s'agit avant tout de sauver les apparences, de se donner le masque de la vertu. Une fois celle-ci flétrie, c'est le couvent ou l'exil en province qui souvent l'attendent. Or, pour la femme, une telle sanction est d'ordinaire liée à une dérogation d'ordre sexuel. Il suffit de rappeler que les lois concernant l'adultère et les préjugés sur la virginité affectent différemment les hommes et les femmes. C'est pourquoi cette dernière doit se créer une *persona* à l'épreuve de tout reproche en matière sexuelle. Il lui faut donc agir avec «adresse» et «retenue», notions qui semblent surtout s'appliquer à la femme qui doit constamment masquer ses désirs.

C'est au niveau du langage que s'inscrit d'abord l'initiation sexuelle de Fanchon. Utilisant des mots précis dont elle ignore encore le sens, Suzanne l'initie progressivement aux arcanes de la volupté. Le langage tient lieu ici de référent physique et engage la curiosité de Fanchon qui veut en «savoir» plus:

Cet engin, donc, avec quoi les garçons pissent s'appelle un *vit*, et quelquefois il s'entend par le *membre*, le *manche*, le *nerf*, le *dard* et la *lance d'amour* (192)

On notera l'accumulation verbale et le déploiement métaphorique qui s'enchaînent à partir du concept initial; cette longue énumération, non exempte d'un certain pittoresque, sert à élargir l'horizon sémantique de Fanchon et à compléter son apprentissage érotique. Sa réaction ne se fait pas attendre: «Oh! quelle merveille!» Alléchée par l'attrait du mot, Fanchon est prête à passer aux actes.

Suzanne ne se fait pas prier; dépassant le stade de la simple description du membre génital, elle évoque tous les appâts de la volupté. Fanchon ne peut alors réprimer son désir et décide de passer de la théorie à la pratique: «Vraiment, ma cousine, il me semble que je voudrais éprouver cela de la façon que vous dites, je pense pour moi que j'y aurais bien du plaisir» (195). Pourtant, il reste encore des résistances à surmonter, la crainte de perdre sa réputation et sa virginité n'étant pas des moindres.

Pour l'encourager, Suzanne lui promet de garder le secret et l'assure que pour sa nuit de nocces elle lui procurera un moyen de déguiser son véritable état à son mari. De là à tomber dans la supercherie, il n'y a qu'un pas que Suzanne franchit aisément: «Et il ne se peut faire qu'à la fin, parmi tous ceux qui t'aimeront (avec lesquels tu useras toujours d'une petite sévérité honnête), il n'y en ait quelqu'un qui donne dans le panneau pour t'épouser» (204). Tout principe moral est banni pour laisser place à une volupté sans bride et sans scrupule.

Ces réflexions candides surprendront ceux qui sont familiers des ouvrages de l'époque traitant de l'éducation des femmes, ouvrages qui pour la plupart s'inspirent de la morale chrétienne où la femme se voit pour la réduite au rôle de mère et d'épouse. Quant à la sensualité, elle est généralement assimilée au péché de la chair, dont Eve est la première instigatrice. Inversement, la femme cherche ici à se libérer du carcan étroit où l'enferme la religion pour affirmer son autonomie sexuelle. De fait, un tel comportement ne peut s'afficher au grand jour (à l'encontre du 18^e siècle) de peur d'enfreindre le code des bienséances et les interdits de l'Eglise. C'est pourquoi Fanchon est obligée d'assumer le masque «d'une petite sévérité honnête». Dans cet univers de miroirs, l'apparence fait présomption d'essence.

On aurait tort, comme tend Frédéric Lachèvre, à ne voir dans *L'Escole des filles* qu'un simple manuel érotique visant à dépraver les mœurs. Au contraire, l'intérêt principal de cet ouvrage réside dans la sconde partie où le discours/dialogue devient plus philosophique, plus élaboré. Dans un long développement, Suzanne fait l'apologie de l'amour érotique en présentant un système de classification qui rappelle la forme de certains traités. Elle distingue entre le baiser, l'attouchement, le regard et la jouissance. Chacune de ces catégories possède à son tour «des différences et des divisions particulières». La jouissance vient en dernier lieu après que les autres conditions ont été satisfaites. Ce souci d'affiner et de prolonger le plaisir érotique est une notion révolutionnaire au 17^e siècle, connu surtout pour ses discours voilés et sa pudibonderie.

L'enseignement dispensé par Suzanne ne tarde pas à produire ses effets sur Fanchon, qui passe par une véritable phase de déniement:

Ma cousine, cela est étrange: depuis que Robinet à couché avec moi et que j'ai vu et senti les choses, en examinant les raisons, tout ce que m'a dit par ci-devant ma mère ne me paraît pas plus que sottises et des contes pour amuser les enfants. Pour ce qui est de cela, l'esprit commence à me venir et

je mets mon nez dans les affaires ou a peine
aurais-je pu rien connaitre auparavant... (224)

La libération sexuelle de Fanchon s'accompagne progressivement d'une prise de conscience intellectuelle et d'une meilleure connaissance de soi. Ceci n'est pas sans rappeler, avec les différences qui s'imposent, la transformation qui subit Agnès dans *L'Escole des femmes* de Molière; toutes deux s'émancipent de la tutelle maternelle, la première par le corps, la seconde par l'esprit. Pour Fanchon, la découverte de l'amour physique comme plaisir non censuré agit comme agent catalyseur qui lui permet de mieux s'affirmer.

Bien qu'il manque d'assises philosophiques, cet ouvrage est l'un des premiers au 17^e siècle à situer l'érotisme dans un contexte théorique et à vouloir en expliquer les mécanismes. Par cette tendance, il se rattache plus au siècle suivant qu'au sien propre, comme l'atteste cette déclaration de Suzanne à Fanchon: «Tu dois savoir que la principale cause de l'amour, c'est le plaisir du corps, et sans cela il n'y aurait point d'amour» (254). Nous assistons ici à une démystification de l'amour-estime et de l'amour-passion tels que les exprime le classicisme. Affirmer que le plaisir physique est à l'origine de l'amour équivaut à poser la primauté du corps sur l'esprit, de la matière sur la forme.

Sur ce point, Suzanne est catégorique «Non, non, cousine, il faut que tu te *détrompes*: les hommes n'aiment que pour leur plaisir, et quoiqu'ils nous témoignent le contraire, quand ils nous recherchent, ils ont toujours leurs désirs fichés entre nos cuisses. (je souligne, 254) La crudité du vocabulaire s'allie à une pensée directe et sans ambages; dans ce roman libertin, le corps sensuel démystifie l'illusion de l'amour pur et désintéressé fondé sur la réciprocité des coeurs.

Il est pourtant un aspect essentiel par lequel ce roman se distingue de la grande tradition du roman libertin du 18^e siècle. Contrairement à ce dernier, il n'arrive pas à imposer l'érotisme comme système philosophique, n'étant pas rattaché à un mouvement général ni sanctionné par une

aristocratie mondaine, seule capable de lui conférer ses lettres de noblesse. Le fait que les personnages du roman sont d'extraction modeste est significatif à cet égard. Suzanne pratique une sorte de pseudo-philosophie où le parler populaire se mêle au discours intellectuel comme en témoigne cet échange avec Fanchon:

--Ma cousine, qu'est-ce donc que l'amour?

--C'est le désir d'une moitié pour servir ou s'unir à son autre moitié

--Expliquez-moi cela plus clairement, s'il vous plait.

--C'est un appétit corporal ou un premier mouvement de la nature, qui monte avec le temps jusqu'au siège de la raison, avec laquelle il s'habitue et se perfectionne en idée spirituelle (268)

Nous assistons ici à un renversement de la démarche cartésienne: alors que cette dernière pose l'origine de la passion dans l'esprit (cf. la théorie des idées innées), Suzanne la pose dans le corps. Ce matérialisme ou sensualisme est l'une des caractéristiques fondamentales du libertinage.

D'autres aspects distinguent ce roman de la tradition libertine du Siècle des Lumières. Le plus évident est sans doute le besoin de maintenir une certaine hiérarchie sociale dans le comportement amoureux en précisant le rôle dévolu à chaque sexe. Cela se manifeste notamment par un transfert du social dans le sexuel, une duplication de l'ordre établi dans le domaine d'Éros. A l'inverse de l'héroïne libertine du 18^e siècle qui se veut égale ou même supérieure à l'homme (cf. Mme de Merteuil), la femme libertine au 17^e siècle lui reste soumise.

A Fanchon qui demande si l'acte de copulation doit s'accomplir de façon égale, Suzanne lui répond: «Non, car je veux de plus que dans le temps de l'accouplement ils observent les convenances qui suivent. Je veux que la fille soit un peu honteuse à certaines choses et que l'homme soit

plus hardi...Il faut que le garçon ose tout, car la fille n'a pas bonne grâce de tout oser et est bien aise d'être prévenue dans le choix des plaisirs» (283-84). Le sexisme qui domine ce texte est évident et maintient la femme dans un état subalterne alors qu'au 18^e siècle elle sera beaucoup plus émancipée.

Malgré ses faiblesses sur le plan philosophique, lesquelles qu'on ne devrait peut-être pas lui reprocher car son but était surtout pratique, *L'Escole des filles* est un ouvrage étonnant sinon révolutionnaire car il transgresse certains des tabous les plus établis de son siècle, en particulier ceux de la sexualité. L'ouvrage fait date aussi car il se situe à l'époque où les discussions sur la préciosité allaient bon train. *Les Précieuses ridicules* de Molière datent en effet de 1659. *L'Escole des filles* chercherait alors à réaliser au niveau de l'érotisme ce que les précieuses cherchaient à réaliser au niveau du langage.

L'Escole de filles accomplit une double révolution en libérant le langage érotique du carcan des interdits sociaux et en cherchant à émanciper la femme des contraintes sexuelles. À un autre niveau, il l'encourage à mieux prendre conscience de sa féminité face aux préjugés de la morale chrétienne. Comme le montrent les analyses de Foucault, le 17^e siècle marque le début d'une ère de répression propre aux sociétés bourgeoises. Le problème pour une époque où domine l'art de la litote est de nommer le sexe, de l'élever au niveau du langage (25). Or c'est précisément ce qu'entreprend *L'Escole des filles*. En nommant les organes génitaux males et femelles, en décrivant l'acte de copulation, ce roman leur confère une valeur et une existence autonomes. S'il ne s'agit pas encore d'une révolution sexuelle au sens fort du terme, nous en possédons déjà ici les germes ou comme un prélude.

Dépassant le plan satirique des ouvrages d'Ovide et de l'Arétin, qui pendant longtemps servirent de modèles, *L'Escole des filles* atteint le niveau de la représentation et de la classification des techniques sexuelles. Nous aurions ici, pour reprendre les termes de Herbert de Ley, une «révolution d'informations sexuelles» (a revolution of

sexual information) qui permet à la femme de mieux prendre conscience d'elle-même et de s'émanciper de l'ignorance sexuelle que lui impose la société (17). Dans la mesure où tout pouvoir exige au départ une prise de conscience, un savoir, *L'Escole des filles* marque une étape importante vers une plus grande autonomie sexuelle de la femme.

University of New Orleans

Notes

¹Le texte de ce roman a été reproduit dans *Oeuvres érotiques du dix-septième siècle*. L'Enfer de la Bibliothèque Nationale. (Paris: Arthème Fayard, 1988).

Ouvrages cités ou consultés

Dens, Jean-Pierre. *L'honnête homme et la critique du goût. Esthétique et société au XVIIe siècle*. (Lexington, Kentucky: French Forum Press, 1982).

Foucault, Michel. *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*. Gallimard, 1976, 25.

Lachèvre, Frédéric. *Le libertinage au XVIIe siècle. Mélanges*. (Paris, 1920, 1920), 92.

de Ley, Herbert, «'Dans les reigles du plaisir...' Transformation of sexual knowledge in Seventeenth-Century Knowledge.» In *French Literature Series*, vol. X, 1983: 17.